

Sainte-Hélène a renouvelé avec la France le pacte de traditions impériales. C'est ainsi que l'Empereur et l'armée aiment, servent et honorent la patrie. Un jour viendra où à votre tour, conduits par le prince qui grandit à côté de vous, vous aurez à léguer de pareils exemples aux générations qui vous suivront."

## L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 14 SEPTEMBRE 1859.

Avant de vous quitter, lecteurs bénévoles, nous vous disons avec quel bonheur nous voyions arriver les vacances suivies de leur bruyant cortège d'amusements et de plaisirs. Hélas ! ces heures ne vivent déjà plus que dans notre souvenir. Elles ont passé comme une ombre, et le temps les a emportées avec tout le reste dans sa marche rapide. *Eheu ! fugaces, Postume !...*

Ne croyez pas cependant que nous allons garder ici le ton de la plaintive élégie. Regretter les vacances, désirer les voir se prolonger, ce serait faire croire que nous ressemblons à ces enfants gâtés qui pleurent et rechignent, lorsqu'on leur refuse des bonbons superflus et nuisibles. Le repos perd toute sa douceur, quand il est trop prolongé, et quand il cesse d'être la récompense du travail. Eh ! serions-nous insatiables de plaisirs ? Assez longtemps la campagne a étalé à nos yeux ses mille agréments divers ; assez longtemps nous avons promené nos rêveries dans le silence des bois. Reprenons, gais et dispos, nos occupations ordinaires. Quittons là nos pipeaux rustiques, le chalumeau et le haut-bois, et prêtons l'oreille à la voix du clairon qui nous appelle à une vie plus laborieuse et plus mâle. Tityre a eu un mois pour jouer sur l'herbette épaisse. Achille, plein de l'ardeur qu'il n'a cessé de nourrir même dans sa tente, demande, après quelque temps d'inaction, à reprendre sa place.

Il en est, je le sais, qui s'amuse à nous plaindre, quand ils nous voient revenir sous le toit du collège. Pour eux, ces vieux murs, que déjà bientôt deux siècles entourent de leur respect et de leur vénération, ressemblent à une noire prison. Et nous à qui nous compareront-ils ? à de tendres hirondelles cruellement privées de leurs ailes, et qui n'ont plus pour voler qu'un espace étroit et resserré. Peu s'en faut même, qu'après cette touchante comparaison, ils ne nous conseillent de suspendre nos harpes à quelques-uns des vieux chênes qui ornent notre magnifique cour, de nous asseoir tristement à leur ombrage, et d'entonner un éternel *Super flumina Babylonis*.

Consolez-vous, âmes compatissantes ; pleurez un peu moins sur notre sort, et voyez plutôt au vôtre. Après un léger retour sur vous-mêmes, peut-être trouverez-vous que nous sommes pour le moins aussi libres que vous.

Et d'abord, aimable démocrate, qu'est-ce que la liberté ? C'est.... Eh bien ! vous hésitez ; vous craignez d'avouer votre pensée. J'irai moi avec plus de franchise ; car je suis rendu assez loin dans ma *philosophie* pour vous dire que la liberté, ce n'est pas, comme vous le croyez peut-être, le pouvoir d'agir suivant ses caprices. Non ! elle a un but plus relevé : elle consiste à être esclave de la loi. Voilà comment la définit Cicéron, ce républicain sincère qui aima tant sa Rome, lorsqu'elle fut libre, et qui pleura tant sur ses malheurs, lorsqu'il la vit assujettie au joug des tyrans.

J'ajouterai avec un autre écrivain que la liberté de l'intelligence consiste à être esclave de la vérité, et la liberté de la volonté, à être esclave de la vertu. Cet ordre est le seul dans lequel se trouve la vraie et solide liberté, mais non pas celle dont on se sert comme d'un appât trompeur pour alimenter l'insubordination et la révolte. Et s'il en est ainsi, où l'âme peut-elle respirer plus librement que dans un collège ? Tandis que la science découvre à notre esprit les limites qu'il ne doit point franchir, tandis qu'elle nourrit l'intelligence aux sources pures de la vérité, une règle sage décrit le cercle de nos occupations, nous apprend à être fidèles à nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables, et envers nous-mêmes, et nous initie à ces luttes sérieuses que la volonté doit livrer aux désirs corrompus du cœur, pour faire triompher la vertu.

Oui ! . . . mais ces hommes placés en faction, et qui épient vos moindres démarches, ne les appellerez-vous pas des despotes ? ne mettent-ils pas une entrave à votre action ? Quelle gêne de ne pouvoir faire un mouvement sans être aperçu par ces espions opportuns ? — Doucement, mon cher, peut-être, en ce moment, seriez-vous moins acerbe, si l'un de ces sages Mentors qui ont le don de vous déplaire vous eût appris à mieux penser, et à régler vos paroles. Et dites-moi, pour être à l'abri de leur surveillance, en êtes-vous moins sous l'œil de Celui qui scrute les reins et les cœurs ? Bien plus, Dieu lui-même a voulu préposer à notre garde ces anges visibles qui veillent sur nous avec une tendre sollicitude, sentinelles toujours éveillées qui nous délivrent des filets de l'oiseleur et des pièges dressés pour nous perdre, guides toujours sûrs qui nous maintiennent dans les voies du devoir, et empêchent notre pied de heurter contre la pierre.

Que l'on s'obstine maintenant à nous appeler captifs. Eh bien ! soit ; nous sommes des prisonniers ; mais nous baignons les mains qui nous enchainent, et nous vénérions les liens précieux qui nous retiennent dans la vérité et dans la vertu.

Le culte des ancêtres, le respect dont on entoure les tombeaux des grands hommes de la patrie, est un de ces sentiments sacrés, profondément gravés dans le cœur des nations et qui honore l'humanité toute entière.

Les tombeaux ne sont-ils pas en effet les monuments précieux, auxquels la piété filiale ou la reconnaissance publique a confié la dépouille de personnes chéries et admirées ? En nous redisant les vertus de ceux qui ne sont plus, ne nous enseignent-ils pas, suivant l'expression d'un poète, non

Le secret de la mort mais celui de la vie ?

Il n'est donc rien de plus naturel que la touchante coutume d'orner les endroits où reposent ceux qui nous ont précédé dans la vie, en nous montrant le chemin de l'honneur.

C'est pour obéir à un sentiment si noble, que plusieurs citoyens distingués de Québec, ont voulu faire placer un marbre funéraire sur la tombe de l'illustre général Montcalm, tombé glorieusement au champ d'honneur, pour la défense du Canada en 1759.

Aujourd'hui, 14 septembre, centième anniversaire de la mort du héros, on a dit dans la chapelle des Dames Ursulines, une messe basse pour le repos de l'âme de ce chevalier chrétien. Cette après-midi, à deux heures, dans la même chapelle, une foule immense, l'élite de la société de Québec, écoutait, avec une pieuse attention, l'éloge du héros, prononcé par le Rev. P. Martin. L'Orateur s'attacha au récit des exploits qui l'ont immortalisé, et a montré comment Montcalm savait rapporter à Dieu seul toute la gloire de ses illustres campagnes.

Mgr. de Tloa fit l'absoute, et un chœur composé d'artistes et des élèves de l'Ecole Normale exécuta, sous la direction de Mr. Gagnon, le chant du *Libera*.

Voici l'Inscription gravée sur le monument funéraire de Montcalm. Elle avait été composée à la demande des compagnons du héros, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

HIC JACET.

Utroque in orbe sternum virturus  
Ludovicus Josephus de MONTCALM GOZOW  
Marchio sancti Verani, Baro Gabriaci,  
Ordinis Sancti Ludovici Commendator  
Legatus Generalis Exercituum Gallicorum.  
Egregius et Civis et Miles.  
Nullius rei appetens, præterquam veris laudis,  
Ingenio felici et litteris exulto.  
Omnes per militiæ gradus per continua decora emensus,  
Omnium belli, artium, temporum, discriminum  
gnarus